

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS	
POUR LA FRANCE	POUR L'EXTRÉMÉ
Un an.... 80 fr.	Un an.... 122 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 66 fr.
Trois mois 20 fr.	Trois mois 33 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes oeuvrent instamment pour un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Etre Anarchiste

Prenez à part un anarchiste et demandez-lui ce qu'il entend par « être anarchiste ».

Posez la même question à cinq ou dix autres individus qui se réclament des idées anarchistes ; il serait surprenant que vous obteniez deux réponses identiques.

Pourquoi ? Parce que, si l'anarchie, l'idéal, le but vers lequel nous nous efforçons de nous diriger est le même pour tous, il y a très loin d'y avoir unanimité sur les chemins à prendre pour arriver. Il est généralement admis que vivre en anarchie, ce sera vivre dans une société basée sur la liberté de chacun limitée à celle de son voisin, sur l'entente libre entre les producteurs. Ni Dieux, ni maîtres, tous les humains libres, égaux et fraternels, voilà ce que désirent, je le pense, tous les anarchistes.

Je laisse de côté, bien entendu, les farceurs, ceux, dont, l'anarchisme consiste en un dilettantisme littéraire, nuancé de scepticisme, mais qui peut, suivant les moments, les besoins, prendre l'aspect qui convient. Nous les avons vus passer nombreux ; on ne leur demande que d'avoir le bon goût, une fois arrivés, de nous laisser tranquilles. Pour ne pas m'égarer, je vais dire tout de suite ce que, dans ma pensée, signifie « être anarchiste ». C'est être convaincu de la nocivité des méthodes autoritaires qui jusqu'ici ont poussé les hommes à se traîner entre eux comme des bêtes féroces, le fort écrasant le faible. C'est s'être prouvé, par l'étude, le raisonnement qu'il n'y aura une vie plus belle, plus libre, plus humaine pour l'individu que lorsque seront supprimées les institutions qui l'étouffent, et dont toutes sont les satellites de ce monstre abject : l'Etat.

Etat bourgeois, défenseur du capitalisme privé, ou Etat « prolétarien » lui-même capitaliste. Etre anarchiste, ce n'est pas croire, ou ne pas croire à une Révolution, qui d'un seul coup nous transporterait dans l'Eden merveilleux ; c'est, selon moi toujours, s'attendre à une révolution possible, que dès événements susceptibles de causer un profond mécontentement peuvent provoquer, mais qui peut arriver à un instant où l'on s'y attendra le moins.

On a déjà tellement attendu que certains ont perdu patience et n'attendent plus ! Mais, est-ce à dire qu'une révolution nous libérerait comme par enchantement de toutes nos entraves physiques et intellectuelles ? Nous nous exposions, par une trop grande confiance, à de bien cruels déboires. J'ai dit de s'y attendre, mais de n'en attendre que selon que nous aurons auparavant décrassé le plus grand nombre de cerveaux. Car on peut être un révolté inconscient et faire des bêtises irréparables. Etre anarchiste, c'est donc, et surtout en cette époque, consacrer son activité à faire comprendre à ses semblables, aux opprimés, que tout ce qu'ils considèrent comme indispensable, parce qu'il a toujours été : la propriété, les lois, l'armée, le parlement, la religion, le salariat, etc., sont autant de maillons de la chaîne qui les meurtrit et les maintiennent dans la misère et la prostitution. Etre anarchiste c'est faire d'autres anarchistes, mais c'est aussi faire de soi une machine que l'on connaît bien et que l'on manie mieux.

On a classifié les anarchistes. Leur espèce se divise en familles qui ne sont souvent elles-mêmes pas très unies.

On a perdu un temps précieux à analyser les qualités des diverses familles et les défauts de leurs composants. Je suis individualiste, moi, je suis communiste... Je crois à la Révolution, moi je n'y crois pas !... Et après ?

On peut être individualiste sans être anarchiste, comme on peut être communiste et être en même temps un faible partisan de l'autorité.

Etre anarchiste, c'est être individualiste, d'abord, c'est soi-même que l'on tient le plus à libérer, mais comme son émancipation totale est intimement liée à celle de ses voisins, on est par la force des choses communiste. N'en déplaît aux antisociétaristes les plus affirmatifs

je crois aussi que l'homme est un animal que l'instinct pousse à vivre en société. Il se crée donc ainsi une sorte de sentiment humain qui va de l'individu à l'espèce, un sentiment que la canaille des gouvernements s'efforce de canaliser à son profit dans les limites d'une patrie ; mais qui s'est manifesté même au cours de la dernière boucherie entre « ennemis », un sentiment qui ne connaît pas les frontières.

Etre anarchiste, vivre en anarchiste dans la société actuelle, voilà l'utopie. S'améliorer, s'instruire, propager, combattre selon ses forces les iniquités sociales, être humain, voilà, je le crois, ce à quoi peut prétendre celui qui dans la Société autoritaire se dit : anarchiste.

Pierre MUALDES.

De toutes parts s'élèvent les protestations contre l'assassinat de Shum, le Poète

En attendant que les « intellectuels » de France répondent à l'appel de Séverine, voici d'abord la protestation du bon dessinateur du Marle, l'auteur de cette Couronne d'Epines dont se souviennent bien nos lecteurs :

Pour l'honneur de l'art et des crayons de ce pays, suis de tout cœur avec vous pour protester avec véhémence contre l'assassinat de Shum-Acher qu'on prépare en Espagne. En souvenir de Delamoy et de Steinlen, les dessinateurs satiriques, n'auront-ils pas un mouvement de révolte devant un tel crime ?

A. F. DEL MARLE,
membre de la Société
des Dessinateurs humoristes.

De Neftali Arce, correspondant du journal Relator, de Colombie :

Qui s'inscrit pour sauver Shum ? C'est le cri d'appel que lance Séverine dans l'Ere Nouvelle. Mais, généreuse et noble Séverine, tous les hommes de cœur épri de justice et d'amour s'inscriront pour arracher au bourreau l'innocente victime de la nouvelle inquisition espagnole.

Je suis sûr que les intellectuels français, qui ont à travers l'histoire donné les plus beaux exemples de bonté et l'amour de la justice entendront votre appel généreux.

L'exécution de Shum serait une honte, non seulement pour l'Espagne, mais aussi pour nous, Hispano-Américains, qui chérissons encore, malgré ses défaillances, la patrie de Cervantes et de Lope de Vega.

Neftali ARCE.

Une jeune fille qui déjà avait apporté sa voix courageuse dans notre journal lors du procès Germaine Berton, Mlle Simone Wilhelmi, nous écrit ces pages vibrantes d'enthousiasme :

Mes chers camarades,

Je ne suis qu'une inconnue et jamais je n'aurais eu l'idée de vous écrire, non, jamais, si, devant l'horrible apathie dans laquelle semblent se complaire tous ceux que, jusqu'ici, je croyais encore capables de s'émouvoir devant tout ce qui est noblesse ou tout ce qui est douleur, mon être tout entier n'avait frémì de dégoût, de colère et d'angoisse combien douloureuse.

Un jeune homme, vingt-trois ans, presque un enfant, n'est-ce pas, va mourir, uniquement pour avoir préféré à la misére quasi-générale l'amour de ce qui est beau, de ce qui est noble, de ce qui est humble, un artiste va mourir, uniquement parce qu'il n'a pas voulu prostituer « son art », parce qu'il s'en est servi au contraire, tel que lui dictait son inspiration et son cœur, sans aucun souci des mœurs certains qui en résulteraient pour lui, ne songeant qu'à manifester son profond amour de l'humanité, et pas un homme, dans ce pays, que l'on a appellé, par dérision sans doute, la « douce France », pas un homme dont la pensée peut avoir quelque influence sur les bourreaux de là-bas, ne s'est dressé et n'a essayé d'opposer à la haine aveugle l'amour sauveur.

Et j'ai honte, non pour moi, mais pour eux, qui, par leur silence criminel, se font les complices du plus odieux des crimes.

Et je souffre, non pour eux, mais pour mon frère, le Poète, qui va mourir et qui est jeune, et qui est beau.

Ah ! puise, par un soudain miracle, mon humble voix s'enfler, s'enfler démesurément, devenir clamour, devenir tonnerre, et par la puissance de tout l'amour qu'elle voudrait dire, anéantir la « main criminelle ».

Simonne WILLSEK.

Voici maintenant la lettre d'une Salutiste :

Lectrice assidue de votre quotidien le Libertaire, je tiens à vous faire connaître que je suis de cœur avec vous pour protester contre la condamnation à la peine de mort qui a été infligée à ce malheureux

L'état de santé d'Henri Faure

De nombreux camarades nous demandent comment va notre ami Faure.

Nous sommes allés le voir. Son état de santé s'améliore peu à peu, et bientôt, nous l'espérons, il s'achènera vers une complète convalescence.

Notre numéro du 1^{er} Mai

Le LIBERTAIRE ne paraîtra pas le 1^{er} Mai. C'est donc son numéro du 30 avril qui sera consacré à la protestation du Travail que les camarades s'en souviennent et achètent ce jour-là plusieurs exemplaires de notre journal qu'ils distribueront autour d'eux.

L'antimilitarisme EN NORVÈGE

Le Bureau International Antimilitariste a reçu de son correspondant en Norvège la nouvelle importante que le refus de marcher prend les proportions d'un mouvement de masse. Dans ce pays, les socialistes norvégiens, les syndicalistes et la jeunesse révolutionnaire qui dernièrement a quitté Moscou ont fait appel aux hommes astreints au service militaire pour qu'ils refusent en masse de marcher. Dans un de leurs meetings il y avait un millier d'insoumis par principe, rien que dans ces organisations-là.

Bjøke Olsle Hagen, rédacteur à Skavanger, a déjà été condamné à six mois de prison. Le B. I. A. a envoyé ses protestations au ministre de la Justice en Norvège. Les camarades norvégiens disent dans leur appel que la lutte antimilitariste est un moyen par excellence pour l'union des travailleurs. A chaque grève, les soldats se trouvent opposés aux ouvriers, les armées sont depuis longtemps divisées en éléments sûrs, et en éléments sur lesquels la bourgeoisie ne peut plus se fier. Chaque ouvrier doit voir dans l'armée de l'Etat son ennemi. Un soldat qui agit contre des ouvriers agit plus mal qu'un jaune. La coopération organisatrice des ouvriers est nécessaire pour la lutte antimilitariste. Toute la jeunesse ouvrière doit refuser de marcher. Ce refus sera de nouveau fonctionner la « justice ». La dictature économique de la bourgeoisie doit néanmoins être anéantie par la désobéissance, avant tout en matière de militarisme. Le pouvoir organisé des masses doit boycotter tout transport militaire.

Grève générale dans le militarisme ! Les communistes moscovites voient dans cet exemple un grand danger pour leur militarisme rouge. L'antimilitarisme révolutionnaire pénètre, quand même, les masses de plus en plus.

Les rédacteurs de Revolt, d'Arbeiterblatt, de Roda Ungdom et d'Alarm, sont déjà poursuivis pour cet appel.

Le Bureau International Antimilitariste, dans la réunion sa commission exécutive du 12 avril 1924, résolut de donner à l'exemple des camarades norvégiens la plus grande publicité. Il est certain que la classe ouvrière pourra y puiser un nouvel encouragement pour le 1^{er} Mai et pour toute l'année suivante, dans laquelle nous espérons pouvoir publier maintes nouvelles du même genre.

Le Bureau International Antimilitariste supplie surtout les plus vieux dans le mouvement antimilitariste de ne pas laisser sans appui les jeunes qui les devancent dans l'action. Qu'ils y puissent de nouvelles inspirations. Qu'ils voient plus clairement que jamais la route à suivre. Qu'ils laissent de côté les questions de tactique ou de dogme pour concentrer leurs efforts dans la lutte antimilitariste qui est de première importance. Que la solidarité ouvrière se montre plus que jamais digne de ce nom dans les temps qui vont venir. Qu'elle se manifeste immédiatement par l'appui accordé internationalement aux camarades de Norvège. Propageons partout leur exemple splendide.

Vive le refus international de marcher ! Vive l'exemple de Norvège ! Vive la vraie Révolution sociale !

Pour le Bureau International Antimilitariste :

J. GESEN.

Violente tempête

Une violente tempête fait rage depuis hier sur la Manche et la Mer du Nord. Les paquebots venant du continent arrivent avec des retards considérables. Les jetées de Douvres et de Folkestone sont pour ainsi dire submergées.

De toute part on annonce des vapeurs en difficultés au milieu du ouragan.

De nombreuses lignes télégraphiques et téléphoniques du sud de l'Angleterre sont interrompues.

Les mœurs du grand monde

Eveline Nesbit, l'ex-femme de Harry K. Thaw, a donné aujourd'hui des instructions à son avocat de demander à la Cour un nouveau jugement de Thaw. On sait que lors de son témoignage, Mlle Nesbit a protesté contre la mise en liberté de son ancien mari, en déclarant qu'il dissipera sa fortune et laisserait son jeune fils sans le sou.

Ainsi pour une question d'argent, une femme s'oppose à ce que son mari, reconnaît d'esprit, franchisse les portes de l'Asile d'aliénés. Ce M. Thaw n'est guère intéressant, mais son ancienne femme l'est encore moins, qui fait montre d'une cruauté si indignante.

TOURNÉE Germaine BERTON - CHAZOFF

A la suite des réponses que nous avons reçues des camarades de province, voici définitivement fixé l'itinéraire de la tournée :

MARSEILLE : 4 Mai.

TOULON : 6 Mai.

NIMES : 9 Mai.

AYMARGUES : 10 Mai.

MONTPELLIER : 11 Mai.

CETTE : 13 Mai.

BEZIERS : 15 Mai.

PERPIGNAN : 16 Mai.

COURSAN, NARBONNE : 17, 18, 19 Mai.

Les camarades de ces deux villes vont bien s'entendre entre eux pour fixer leurs meetings respectifs.

TOULOUSE : 20 Mai.

BORDEAUX : 21 Mai.

BAYONNE, BIARRITZ, TARBES : 22, 23, 24, 25 Mai.

Les camarades de ces trois villes s'entendent entre eux pour la date.

LIMOGES : 27 MAI.

Sujet traité : Le Fascisme et l'Amnistie.

Les camarades éviteront de prendre les bourses de travail pour le meeting, afin que la salle ne se trouve pas frappée d'interdit par les municipalités.

Les Groupes se chargeront de la publicité, et un droit d'entrée de un franc sera perçu pour couvrir les frais.

Faire connaître immédiatement par télégramme si cet itinéraire est bien compris par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

Le Bureau International Antimilitariste a été créé immédiatement par les villes intéressées.

de la raison d'être de la vie. Qu'y avait-il au commencement ? Y a-t-il eu d'ailleurs un commencement et, dans ce cas, quel état de choses a précédé ce commencement ? Pourquoi la vie ? Pourquoi la conscience individuelle de l'existence ? C'est à cause de ces questions, laissées sans réponse concluante, que l'agnosticisme est la situation intellectuelle la plus loyale que puisse occuper le penseur — à condition bien entendu que cet agnosticisme ne soit pas une résignation mentale, qu'il n'ait rien de commun avec l'abstention de la recherche et du vouloir en connaître davantage.

Le "moi" est-il une illusion ?

L'instinct, la nature, l'expérience ! Tout beau, me dira-t-on ; mais sont-ils autre chose, eux aussi, qu'une apparence, un état momentané, enfin pour lâcher le grand mot, une illusion ? Pour ma part je ne suis pas un admirateur toujours enthousiaste de la nature ou de l'instinct ; j'ai toujours préconisé la résistance au naturel et à l'instinctif lorsqu'ils menaçaient de dominer, d'empêtrer sur ce que nous appelons "raison", "volonté", et de rompre à leur profit l'équilibre. Mais ceux qui préconisent que non seulement le hors-moi est relatif à nos sens limités, mais qu'encore tout ce qui est, le moi y compris, est une illusion — ceux-là oublient qu'ils n'en jugent ainsi que grâce à leur faculté de penser, de concevoir ou d'imaginer — leur jugement n'étant qu'une relativité comme le reste, peut tout aussi bien être taxé d'illusion. De sorte que le problème tout entier reste à résoudre et que nous voici derechef au seuil de l'agnosticisme individuel.

De l'immortalité volontaire

On m'a objecté : « Qui prouve qu'un individu ne puisse arriver à une immortalité relative du seul fait de sa volonté ? Ne peut-il conquérir son immortalité individuelle comme il conquiert sa personnalité ? Ne peut-il réagir contre l'anthématisme de sa personnalité psychologique ? Se survivant intellectuellement tout au moins, c'est-à-dire poussant sa réaction contre le déterminisme ambiant jusqu'à conquérir la survie de sa pensée ? Je réponds que je n'en vois pas la possibilité des lors que le cerveau n'existe plus, le cerveau, c'est-à-dire l'organisme sécréteur, enfanter de la pensée. Quant à savoir si par le jeu d'une volonté très forte — une espèce d'envoûtement pour ainsi dire — quelqu'un peut être influencé ou impressionné au point de continuer, de poursuivre l'œuvre d'un producteur intellectuel à qui le relieraient de très fortes affinités mentales, ceci est une tout autre question. Et il faudrait pour y répondre de plus amples connaissances que celles que nous possérons. Mais là encore pour puissant que soit l'envoûtement, il ne s'agirait que d'une survie, par réflexion.

La décadence des sociétés

J'entends dire que les sociétés antiques sont tombées en décadence parce qu'elles étaient basées sur l'esclavage. C'est une erreur. Ces sociétés ont simplement péri parce qu'elles étaient parvenues au terme de leur existence. Le prolétariat est la forme contemporaine de l'état social appelé "servage" au moyen âge et "esclavage" dans l'antiquité et dépend des conditions économiques du milieu humain actuel. De même que les civilisations féodalo-chrétiennes et hispano-islamiques du moyen âge ont succombé, les civilisations basées sur l'industrialisme, la puissance de l'argent, l'exploitation du travail du producteur au profit du détenteur de capitaux espèces ou outils — ces civilisations s'étendront dès qu'elles auront épuisé leurs capacités de résistance contre les influences qui les mènent, les réactions qui les attaquent, et n'attendent que leur ruine pour donner naissance à de nouvelles formes de civilisation... Les civilisations naissent, croissent, déclinent, périssent selon un rythme dont la mesure dépend de l'amplitude de leur déterminisme social.

La femme et la nature

On reproche aux femmes de préférer à l'homme rangé, pacifique, de mœurs tranquilles, l'aventurier, le bohème, le réfractaire — l'en dehors pour tout dire. En cela la femme se rapprocherait de la nature qui réserve ses faveurs à celui qui, pour ainsi dire, la violente et la dompte. C'est pourtant vrai que la nature est impitoyable au timide, au paisible, à l'irrésolu et qu'elle n'accorde ce qu'elle peut donner qu'au "vainqueur", autrement dit au plus apte ou au plus rusé, aux passionnés en un mot. Je crois qu'en ce qui concerne la femme, il y a un motif de plus qui la pousse vers l'irrégularité. Sa sensibilité lui révèle que ce n'est pas sans souffrance qu'il a conquis sa place hors rang. C'est de même à cause de sa sensibilité qu'elle est attirée vers le poète, l'artiste, l'acteur, le rêveur, vers qui que ce lui semble un incompris. La nature, elle aussi, qu'on ne l'oublie pas est plus sujette à l'impression qu'à la raison.

D'ailleurs, j'accorde volontiers que c'est dans les choses qui dépendent du sentiment bien plus que dans celles qui ressortent du raisonnement que les individualités véritables se montrent elles-mêmes. Un être dominé exclusivement par le raisonnement n'est bientôt plus qu'un automate. Celui en qui la passion ne trouve plus de place n'est qu'un cadavre vivant.

Survivance tenace

Comme l'être humain est peu de chose devant la maladie, lorsqu'on y réfléchit bien. Une indisposition passagère qui s'aggrave — un air vicieux ou saturé de miasmes — une incapacité de résistance momentanée et c'en est fait d'un organisme doué de facultés, même extraordinaires. Voilà ce que tu es, fragment de substance prenant conscience de ton être. Encore un peu plus de douleur, encore un peu plus de souffrance. Comment est-il possible qu'on ai pu endurer tout cela ? Il semblait que la mesure était comble, qu'une goutte de plus ferait déborder le vase. Et voilà qu'on a survécu à la dernière épreuve, celle qu'il semblait qu'on n'aurait jamais pu subir.

L'œuvre infâme

Les Gouvernements qui connaissent l'horreur des groupements avancés pour les délateurs se sont toujours efforcés de jeter le doute sur certains agitateurs qu'ils considéraient comme dangereux pour le maintien de l'ordre établi. Il en résulte si peu à un ministre ou à un chef de police, non

pas de déclarer mais de faire soupçonner, que tel ou tel est un agent à ses gages, d'autant plus que c'est chose pratiquement impossible à vérifier.

La religion individuelle

Puisque nous ne pensons pas qu'une civilisation soit possible sans une religion — même laïque — politique ou économique, faut-il alors jeter le manche après la cognée et reconnaître que, sans religion, toute civilisation est impossible ? Non pas. "Toute civilisation basée sur le social, sur le peuple", faut-il ajouter.

Une civilisation basée sur l'individuel, c'est-à-dire sur l'affirmation constante et persistante de l'unité humaine — créatrice, productrice, consommatrice — et sur la résistance incessante à tous les empiétements, à tous les empiétements du gré-gaire sur le personnel ; une civilisation conçue sans le peuple, pour ainsi dire, cette civilisation n'a pas besoin de religion. On me dira que la religion peut être individuelle, mais ces deux mots jurent d'être accouplés. L'étymologie du mot "religion" est "religare", relier, unir. Religion et individuel, ces deux termes accouplés, sont paradoxe.

E. ARMAND.

L'en dehors

Sommaire du numéro 33-34 :

A l'Individualiste qui veut voter (E. Armand). — Réalités, Vérités (Gérard de Lacaze-Duthiers). — Etat d'âme (Baillif). — En guise d'Epilogue. — Contre tous les Communismes (Georges Withouinam). — En marge des Compressions sociales : Lettres du Brésil (A. Nébland). — Glaives, Nouvelles, Commentaires. — Croquignoles. — Paroles d'hier et d'aujourd'hui (Shelley). — Aux "Epargnés" (E. Armand). — Mignon, allons voir (Edouard Michel). — Portraits : Victor Hugo (Benjamin de Casserolles). — Questions d'éthique sexuelle (E. Armand). — Grandes Prostituées et fameux Libertoins (Emile Gante). — La Guerre (d'après Montague Glever). — Pointes séches : Le Retardataire (Gabriel). — Initiation individualiste anarchiste (Eugène Biéreau). — Correspondance. — Parmi ce qui se publie. — Avis et Communications.

Un exemplaire franco : trente centimes. S'adresser à M. Armand, 22, Cité Saint-Joseph, Orléans.

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Demain nous donnerons les dernières réponses à notre Concours-Enquête. En attendant prenons au tas des lettres reçues :

Quel est le politicien le plus méprisable ? Mais il le sont tous ! Tous au même titre ! Tous, pour arriver, ont jeté par dessus bord les opinions générales, tous ont flatté puis berné le pauvre peuple qui les a hissés bêtement jusqu'à des fonctions où ils peuvent plus facilement continuer leur sale et criminelle besogne.

Pourtant celui qui, parti du socialisme, soit-disant défenseur des opprimés, a su escalader les échelons jusqu'à la fonction culminante en notre démocratie (?), qui pour cela a tout osé les reniements, et qui malgré tout garde encore sur la masse une autorité qui lui vient à la fois de ce qu'il fut et de ce qu'il est, celui-là est peut-être le plus bas, le plus méprisable de tous. Celui-là c'est MILLERAND. Et je ne vois rien de comparable à son cynisme, si ce n'est la bêtise ou l'inconscience de ceux qui l'estiment encore.

Et je dirais volontiers des partis, qu'il n'en est aucun qui ne soit pas dangereux pour l'anarchiste, dites-vous ? Pour l'homme, dirai-je plus volontiers. Tout parti est inoléant, tout parti a ses dogmes hors desquels il n'est point de salut : j'entends tout parti politique.

Mais il est des partis qui, formés de bourgeois, ne peuvent logiquement que détruire les intérêts de la société bourgeoisie au mépris des droits de la classe qui travaille. Cela nous sont nos ennemis déclarés ; d'eux nous ne pouvons rien attendre si ce n'est coups et brimades. Tels sont les royaux camelots et leur infect Daudet, la radicale herriotiste ou caillaufiste, etc.

Il en va tout autrement des partis qui, se disant révolutionnaires, amis et défenseurs des prolétaires, captent la confiance des ouvriers nains... pour se lasser eux aussi quelque part et jouer leur petit "Hervé" ou leur petit "Millerand".

Or, à l'heure actuelle, un parti dit représentant la Révolution, un parti absorbe ou essaye d'absorber les éléments actifs, sains, et naïfs ! autant que probés de la classe ouvrière. J'ai nommé le PARTI COMMUNISTE.

Par son organisation, grâce à l'effet magique que produisent encore les deux mots "Révolution russe", il a toujours sur une partie du peuple une influence indéniable. Et nous qui inlassablement luttons contre tous les credos, nous qui brutallement essayons d'arracher masques et faux nez, nous sommes traités de bourgeois quand nous attaçons le P. C.

Le P. C. est le plus dangereux aux points de vue ouvrier et anarchiste, par son faux révolutionnarisme et sa dictature de fer.

Jacques BONHOMME,
de l'ardèche.

De notre camarade Raoul Reynaud, de Nîmes :

Première question. — Je me demande comment notre brave ami Journe a bien pu dénicher un individu plus méprisable que les autres dans la liste des politiciens. A-t-il trouvé Clemenceau par sympathie pour notre cher Cottin ? Cela est une raison ! A part cela, je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver un qui vaille plus que l'autre, car celui qui n'a pas encore son Draveil ou son Narbonne sur la conscience, c'est qu'il n'en pas encore eu l'occasion : la fonction fait le criminel !

Conclusion : tous méprisables au même titre, passé pour les uns, futur pour les autres.

Deuxième question. — Le parti le plus

Le courage de naviguer

Nous recevons de Montauban l'amusante lettre que voici :

Monsieur le Rédacteur,

Je lis dans votre numéro du 23 avril un article de la Chicago Tribune, concernant Alain Gerbault "courageux navigateur", et sans aucun commentaire de la part du Libertoire.

Si M. Gerbault a, comme M. Bunaire, les moyens de se payer des croisières, je ne puis pas en dire autant. Je m'étonne même que vous ne nous addressiez pas à lui, pour venir en aide aux malheureux enfants de Faux, Vasse, etc., plutôt qu'à vos pauvres bourses de lecteurs qui sont obligés de travailler péniblement à gagner leur vie.

Une civilisation basée sur l'individuel, c'est-à-dire sur l'affirmation constante et persistante de l'unité humaine — créatrice, productrice, consommatrice — et sur la résistance incessante à tous les empiétements du gré-gaire sur le personnel ; une civilisation conçue sans le peuple, pour ainsi dire, cette civilisation n'a pas besoin de religion.

Quelque chose de plus que de ne rien faire.

Que Gerbault aille explorer à travers le globe pour voir s'il met le cap sur l'Eden terrestre, je trouve que c'est déjà quelque chose. Mais de là à dire qu'il est courageux...

Je trouve que les voyageurs en chemin de fer ont autant de courage que lui, s'assurant sur les réseaux, car un accident de chemin de fer équivaut, pour moi, à une tempête en mer.

Pour vous, c'est peut-être différent. J'estime même qu'un piéton est très courageux d'aventurer sur la chaussée. On peut assez d'accidents d'autos. Demandez cela à la malheureuse Eléonora Duse.

Repos, cher camarade, ma misérable poignée de mains.

G. VERNET.

Eh ! voilà qui ne manque pas de quelque bon sens...

PAGES ROUGES

par P. VIGNE-D'OCTON

SOMMAIRE GENERAL. — L'Enfer des Cuirassés. — Les drames de la Mer Noire : ses victimes inconnues. — La guerre et sa loi d'airain : les atrocités. — Le brigandage syrien. — La pensée libre devant la consécration du silence.

En vente à la "Librairie Sociale".

Prix, 5 fr. 50 ; franco recommandé, 6 fr. 50

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

De sa plus mauvaise plume, trempée dans l'encre boueuse de la politicienne, Victor Méric, qui a cru bon de nous rappeler qu'il avait promené autrefois dans les milieux libertaires son scepticisme gouilleur, et dont les souvenirs publiés par l'Égalité sont souvent d'une méchante ironie, a dressé dans Paris-Soir un réquisitoire contre le Bloc national.

Je n'attaque pas Victor Méric. Je ne dépend pas du Bloc national. Le Bloc national est certainement de toutes les coteries politiques la plus méprisable, la plus hâtive, la plus détestable, il se débat toujours, celui qui détient le pouvoir. Celui ne veut pas dire que ne sont pas hâtives tous les partis qui cherchent, eur, à prendre la direction des affaires du pays et à faire prospérer les leurs.

Victor Méric, en se portant candidat, s'est tout simplement désigné comme susceptible de prendre une part active à la "direction des affaires", comme qualité pour fabriquer des lois ; des lois qui seront naturellement des lois justes, équitables ; des lois qui rendront la liberté à tous les parias, à toutes les victimes, à tous les supliciés, aux innombrables êtres humains qui peuplent les prisons, les pénitenciers, les bagnoles civils et militaires.

Je veux bien admettre que Victor Méric ne soit pas un "affairiste sordide" ni un "créatif ténébreux", mais je peux bien lui dire que, malgré toutes les explications qu'il est capable de donner sur son cas, il se "gouffe", il se "gouffe" lamentablement.

Résumons ses griefs, qui sont aussi les nôtres, contre le Bloc national. Ils sont nombreux et variés :

La vie chère ; les impôts accrus ; le triomphe de la spéculation ; la France devenue aux yeux de l'étranger la nation la plus impérialiste du monde, par l'occupation de la Ruhr ; le double déclème du "national" Poincaré ; le refus obstiné d'une amnistie qui libérait toutes les victimes de la sauvagerie capitaliste, etc.

Et voici la conclusion de V. Méric :

« Le Bloc national a ruiné la France. — Le Bloc national a accablé les travailleurs et les petits, au profit des profiteurs et des exploiteurs.

« Le Bloc national a saboté la paix et préparé la guerre qui vient.

« Le devoir est donc clair... »

Le "devoir" c'est de voter pour les candidats du Bloc des gauches, comme nous y invitent les désabusés de "l'anarchisme" ; c'est d'envoyer au Parlement des hommes de "gauche" qui, sous la houlette d'Artur Briand, voleront l'amnistie, réduiront les impôts, supprimeraient la dîme sur les salaires, feront que la France sera plus la nation "isolée", mais qui sera au mieux avec tous les autres Etats : qui feront de la vie chère la vie pour rien ou presque ; pour les gens qui feront "rendre gorgé aux profiteurs de la guerre et de la paix", pour ceux enfin, qui nous assureront des jours calmes et heureux.

Il faut abattre les coquins et les gâtous qui composent le troupeau des Aragonins. Il faut abattre le Bloc national.

Je ne demande pas mieux. Seulement je voudrais que abattus en même temps tous les blocs politiciens, dits de gauche ou dits de droite, luttent au moins avec les blocs politiciens de charlatan de tous ces mots qui plaisent à la masse qui souffre, ou ne les voit pas comme de francs ennemis. Ils sont les plus dangereux.

Raoul REYNARD.

Le camarade Borredon, avec humour, indique le seul moyen de gagner le grand prix du Concours

Votre Concours-Enquête est le plus difficile de tous ceux posés jusqu'à ce jour.

En effet, dans la politique, tous les hommes ne sont que des pantins, plus méprisables les uns que les autres. Leurs actions démontrent sur la devise "Tout ce qui est bon n'est pas mal" : on peut arriver à être autant d'insanites. Aujourd'hui "blancs", demain "noirs". Aucun n'a une partie de sincérité, et tous spéculent sur la bêtise humaine.

Ces individus réunis forment un tel amoncellement d'ignominies qu'il est presque impossible de choisir un être plus perfide qu'un autre.

A seule fin de conclure, j'ai mis dans mon chapeau des petits papiers portant les noms annoncés, et les yeux fermés j'ai tiré au sort.

Le hasard, si bizarre parfois, a désigné CLEMENCEAU et les RADICAUX.

Je vous envoie donc mon résultat. Dire que je m'enfante, non, car à mon avis tous les politiciens doivent disparaître, ils ont tous pour habitude de prendre des bains de sang pour apaiser leur soif carnavalesque.

BORREDON.

LEURS DIVIDENDES

CHUTE MOR

A travers le Monde

Appel aux militants du monde entier contre le fascisme en Italie

Le *New Leader* du 28 mars 1924 communique : « Un Anno di Dominazione fascista » édité par le Parti socialiste en Italie, expose encore une fois la manière brutale dont Mussolini et ses 300.000 partisans armés, toujours prêts à tuer, traitent le peuple.

La suite ininterrompue de ces crimes nous est racontée dans une lettre que nous venons de recevoir d'un correspondant du Bureau International Antimilitariste en Italie.

Celle-ci nous apprend que Mussolini agit de la même façon à l'extérieur qu'à l'intérieur, quand il pense pouvoir se procurer une victoire facile et brutale. Les chemises noires ont traité sans pitié ni pardon les tribus arabes en Libye et en Tripolitaine.

On ne peut guère apprendre la vérité entière : la presse ne peut publier que les communiqués gouvernementaux. Le gouvernement exerce la censure la plus sévère sur les individus et défend à la presse de lancer des nouvelles qui ne sont pas autorisées par le gouvernement. C'est avec la plus grande peine qu'on réussit à avoir quelques communications de camarades particuliers habitant la Libye.

La milice fasciste coûte énormément d'argent au peuple, parce que les chemises noires sont toujours tenues comme en temps de guerre.

Pour ce qui concerne ceux qui ont été emprisonnés lors du conflit grec-italien (Corfou), quelques-uns ont été libérés par une amnistie ; d'autres ont été envoyés dans les troupes de discipline. Une institution particulièrement terrible en Italie, parce que le temps qu'on doit y rester est limité.

Toute liberté d'assemblée et de presse est toujours supprimée en Italie. Il vous paraîtra incroyable que notre correspondance particulière est surveillée étroitement et que, si l'on arrive à apprendre quelque chose, la prison, sinon la mort, nous attend.

Jamais il n'y eut une telle réaction en Italie. Le peuple passe par ces jours les plus angoissants de son histoire. Bourses du travail, bureaux de rédaction, maisons du peuple sont toujours incendiées, les organisations ouvrières supprimées de toutes façons.

Nous vivons une vie indigne, sous une oppression ignoble. Les meilleurs camarades sont en prison ; quelques-uns, qui sont partis de l'Italie, sont en sûreté. Beaucoup jouissent du repos éternel !

Aussi, dans nos maisons, nous sommes exposés à toutes sortes de violences ; il n'y a que quelques jours, un troupeau de ces hyènes est venu chez moi (cachant qu'il y avait des réunions dans ma maison) qui me commandait de finir toute propagande, sous peine d'incendie et de meurtre obscures.

Nous ne nous en plaindrons pas, si nos femmes et nos enfants n'étaient pas exposés aux mêmes dangers. Ainsi, dernièrement, chez moi, à la maison, ma fille en subit encore les suites. Mais soyez persuadé que nulle menace, ni même la menace de mort, peut ébranler notre conviction.

Certes, notre douleur trouve une compensation dans les événements qui se déroulent en notre faveur. Le peuple italien est tombé dans la plus grande misère. Elle sera sûrement suivie d'une révolution.

Le peuple a trop appris du gouvernement actuel, conséquence du capitalisme et de l'industrie nationale réactionnaire ; il s'aperçoit chaque jour qu'il gagne trop peu pour satisfaire ses besoins, et ainsi il prendra toutes les mesures pour conquérir sa liberté.

Camarades internationaux, l'histoire vous assigne un grand devoir. Dites à l'extérieur de l'Italie ce que c'est que le fascisme : la forme de gouvernement la plus dangereuse, qui porte le masque des intérêts sacro-saints de la patrie et sous lesquels sont cachés l'imperialisme et le militarisme abject !

Faites savoir que tous les jours le sang coule en Italie ; criez fort que les ouvriers italiens subissent un esclavage indigne ; faites que le gouvernement italien ne remporte pas de succès diplomatiques, parce qu'ainsi leur pouvoir se stabilise.

Isollez le gouvernement néronien de Mussolini, au nom du prolétariat mondial. On

En lisant les autres...

Albert Londres à Biribi

Le « Petit Parisien » continue à dévoiler certains dessous des bagues militaires. Cédons la parole à Albert Londres :

Hier, j'avais aperçu de la route une espèce de sinistre relais au flanc d'une montagne. C'était, à l'horizon, la toute révolution qu'un jour des hommes furent passés par là. Maintenant, les maisons de boue s'écroulaient. Le lieu était abandonné. Le soir, en revenant, je n'y vis même pas les yeux d'un oiseau de nuit. C'était El-Bordj.

Le détenu R... dit :

— A El-Bordj, il y avait un four à chaux. C'est là que l'adjudant M... l'adjudant d'acier de Dur-Bal-Hanouri nous mettait quand nous étions malades. L'adjudant, par la nuit, il nous emportait de la cour froide sur la tôle. Puis il nous laissait toute la journée au fond du four, sans manger.

Mais un détenu à lunettes interrompt :

— Il avait une autre invention. Il faisait aussi porter le malade dans la fosse d'aisances, en plein soleil. Le malheureux demeurait là-dessous toute la journée, et à midi, l'adjudant l'envoyait à la place de sa gantelle, une dose d'opium. C'était moi l'infirmier.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups de matraque.

— L'infirmier parlait fait R... D'autres fois, reprit-il, les malades étaient au garde à vous, au milieu de la cour, sept ou huit heures de suite. Quand l'adjudant passait près d'eux, il leur crachait au visage et leur donnait des coups

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Cousu-main de Paris. — Il est rappelé aux camarades travaillant dans les maisons suivantes : Étienne Gréco, Maxwell Friedmann, Argence, Léon Poré, Fleureau, Helsstein, Kessitch, Lagel Mayer, Dalé, Barley, Challéon et Gréco rue des Capucines qu'ils doivent assister à la réunion qui a lieu ce soir à la Bourse du travail, salle Bondy, pour prendre position.

Taxis-transports parisiens. — A une entrevue de samedi, la direction Rosengard se fit plus conciliante. Il n'y aura aucune sanction ; les revendications seront examinées sans tarder ; la reprise du travail, fixée au vendredi 2 mai, se fera sous le contrôle ouvrier.

D'ici là, la solidarité par les cartes à 2 francs doit se continuer.

Il a fallu deux mois de grève au patron pour se montrer un peu raisonnable. Il y a mis le temps, et lui seul sait le prix de cet entêtement injustifié.

Grève diverses à Strasbourg. — Les meuniers sont en grève depuis le 4 avril.

La direction se refuse à signer une convention avec le syndicat ouvrier, et d'autre part, se refuse à accorder une augmentation de salaires disant que la livre sterling a diminué de moitié et que le coût de la vie va diminuer.

Malgré les tentatives en vue d'une conciliation, la question reste en suspens. La grève continue donc.

Les ouvriers du bâtiment et les dockers de Strasbourg sont également en grève et les syndicats patronaux de ces deux catégories de travailleurs comme la direction des Grands Moulins, se refusent à traiter avec les syndicats ouvriers intéressés.

C'est donc une coalition syndicale patronale contre les syndicats ouvriers.

Dockers de Dunkerque. — Les dockers occupés au chargement du vapeur "Amiral-Duperré", de la Compagnie Chargeurs réunis, ont cessé le travail, il y a quelques jours, réclamant, pour ce travail, un salaire journalier de 40 francs au lieu de 28, et refusant de faire des heures supplémentaires de nuit. Le bateau a dû quitter le port à destination du Havre, avec une cargaison incomplète.

Couvreurs de Tours. — Les ouvriers couvreurs et zingueurs se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire.

Plâtriers de Lons-le-Saunier. — Les ouvriers plâtriers ont repris le travail, obtenu une augmentation de salaire de 10 %.

Métaux de Vendeville-sur-Barse (Aube). — Une grève vient d'éclater aux établissements de construction mécanique Protté. Les ouvriers réclamaient une indemnité de vie chère de 5 francs par jour qui leur fut refusée.

Emballeurs de Nantes. — Le président du Syndicat patronal a fait savoir aux ouvriers que les patrons sont disposés à accorder une augmentation de 1 franc pour cent caisses de bois. Les caisses à vin seront payées à 0 fr. 21 l'une.

Les grévistes réunis à la Bourse du travail, après avoir pris connaissance des propositions patronales, ont trouvé ces propositions insuffisantes et ont décidé la continuation de la grève, par vote à bulletins secrets.

Meuleurs de Poitiers. — Les ouvriers meuleurs-fondeurs sont en grève pour obtenir une augmentation de salaire.

Mégiassiers de Millau (Aveyron). — Les ouvriers parieurs en peaux "à la laniette" se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire.

Imprimeurs de Montargis (Loiret). — Les ouvriers de l'imprimerie Léger se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire de 0 fr. 35 l'heure, soit 2 fr. 80 par jour.

Cuir et peaux de Romans. — Quelques jeunes avaient essayé d'organiser une réunion destinée à faire voter la reprise du travail, 300 inconscients sur 8.000 travailleurs allèrent y assister. Nos camarades Odibert et Dupuis parvinrent à se faire entendre ils mirent ces lèche-boîtes dans l'obligation de lever la séance. Et quelques copains bien décidés leur firent conduire jusqu'à Grenoble.

Chez les Miroitiers-verriers

Le syndicat ouvrier confédéré est en pourparlers avec le syndicat patronal pour le renouvellement du contrat qui expire fin avril.

Le syndicat confédéré réclame un salaire horaire de 4 fr. 50, et le syndicat unitaire demande 5 francs.

Le Conseil syndical confédéré s'est réuni samedi. Une assemblée a été tenue hier, et aujourd'hui a lieu une entrevue avec le syndicat patronal qui a délibéré jeudi dernier.

A ce sujet, l'appel suivant a été lancé aux adhérents :

"Dans quel état reviendront les négociations demandées ?"

« Votre Conseil et votre Commission de salaires qui, siège la réunion patronale, seront tenus au courant des modifications accordées par les patrons, se réuniront immédiatement, à seule fin d'envisager la ligne de conduite à tenir lors de l'Assemblée de dimanche prochain, pour laquelle vous êtes convoqués.

« A cet effet, tous les adhérents de l'organisation seront appelés nominalement et auront à dire s'ils acceptent ou refusent les propositions patronales.

« Mettez-vous bien dans la tête que pour cette réunion — à part un empêchement majeur — aucune excuse ne doit vous évincer votre vote.

« Dites-vous bien que par votre absence, vous vous obligez à vous faire pendant la période du conflit si celui-ci ne vous donne pas satisfaction.

« En effet, étant manquant lors de cet appel, vous facilitez la loi de la majorité, qui ne représente pas toujours vos aspirations. »

Les candidats « ouvriers »

Quel battage fait l'Humanité avec ses candidats qualifiés ouvriers ! Naturellement, le syndicalisme est un excellent tremplin électoral pour les chercheurs de timbales. Et tous ces arrivistes se réclament de la Révolution russe ! Le jeu n'est pas nouveau. Les gueules, les allemandes s'en sont servi jadis avec infinité plus de mérite que nos néo-communistes. Les anciens avaient un passé, ce qui ne les a pas empêchés de mal tourner.

Tous prions donc tous les camarades disponibles de faire le nécessaire pour aller aux permanences aider les camarades qui y seraient déjà, ou vendre le Cri des Jeunes dans celles où il n'y aurait encore personne.

Les groupes ou individualités qui n'auraient pu passer de commandes sont priés de passer au bureau, mardi soir, vers neuf heures, 6, avenue Mathurin-Moreau.

Les groupes ou camarades à qui il resterait des journaux sont priés de faire tout leur possible pour en assurer la vente aux meetings de la Grange-aux-Belles et du Trocadéro.

Nous espérons que les camarades se feront un devoir de faire connaître et proscrire le mouvement des J. S.

Jeunesse syndicaliste de la Seine

A l'assemblée générale des J. S. de la Seine, il a été décidé de vendre le Cri des Jeunes à toutes les permanences de Paris, ainsi que de prendre l'adresse des jeunes ouvriers.

Nous prions donc tous les camarades disponibles de faire le nécessaire pour aller aux permanences aider les camarades qui y seraient déjà, ou vendre le Cri des Jeunes dans celles où il n'y aurait encore personne.

Les groupes ou individualités qui n'auraient pu passer de commandes sont priés de faire tout leur possible pour en assurer la vente aux meetings de la Grange-aux-Belles et du Trocadéro.

Nous espérons que les camarades se feront un devoir de faire connaître et proscrire le mouvement des J. S.

Le Bureau.

Le S.U.B. reste à la Fédération du Bâtiment

Toutes sections réunies, le Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine a tenu hier matin son assemblée générale.

On se rappelle que, il y a 2 mois, après les assassinats du 11 janvier à la Grange-aux-Belles, le S. U. B. avait voté le principe de son autonomie pour protester contre les agissements criminels des dirigeants de la C. G. T. U. Il comptait bien entraîner avec lui la plupart des syndicats minoritaires, ou tout au moins la Fédération du Bâtiment dans sa grosse majorité.

Malheureusement il fut détrôné dans ses espérances. Des militants comme Lartigue manœuvrèrent afin d'enrayer le fort courant autonomiste, le Syndicat des terrassiers de la Seine n'appuya pas le S. U. B., et comme suite à tout cela, la Fédération du Bâtiment elle-même dut démeurer à la C. G. T. U.

Que faire ?

Les gars du Bâtiment se le demandaient anxieusement hier matin. Et comme ils ne pouvaient pas abandonner leur fédération et risquer de la jeter dans les bras des politiciens communistes, ils décidèrent de lui rester fidèle, mais déclarèrent en même temps que s'ils étaient encore de fait adhérents à la C. G. T. U. et à l'Union des Syndicats de la Seine, ils ne l'étaient plus du tout de cœur.

CONGRÈS INTERNATIONAL DES BOULANGERS

Contre le travail de nuit

Le 23 avril s'est tenu à Berne (Suisse) le Congrès international des ouvriers boulangers. La France était représentée par Suvo, de la Fédération confédérée.

La principale question à l'ordre du jour était l'attitude que devaient prendre les organisations des ouvriers boulangers des différents pays à l'égard de la Conférence du Bureau international du Travail qui doit s'ouvrir le 16 juin prochain et à l'ordre du jour de laquelle figure la question de la suppression du travail de nuit.

Les représentants de plusieurs pays firent des attaques assez violentes contre le B. I. T. et demandèrent que l'on se désintéresse des travaux de cette conférence.

Les délégués belges, anglais et français soutinrent une thèse opposée. La résolution suivante fut adoptée :

Le Congrès International des ouvriers boulangers ;

Après avoir pris connaissance et discuté sur l'avant-projet de Convention préparé par le B. I. T., déclare que ce projet n'est pas susceptible de maintenir la situation actuelle, qu'il est même susceptible de provoquer un recul dans certains pays ;

Le Congrès signale notamment le danger qu'il y a dans le fait de fixer seulement à sept heures consécutives la période de nuit et de prévoir la possibilité de dérogations pour l'exécution de travaux préparatoires ;

Le Congrès rappelle la décision du Congrès International de Cologne (octobre 1922) qui a fixé à huit heures consécutives au minimum l'arrêt du travail de nuit, et cela sans que cette durée puisse être réduite pour l'exécution de travaux préparatoires ;

Le Congrès reste convaincu que quelles que soient les décisions prises par la Conférence, les travailleurs de la boulangerie devront continuer à lutter dans leur pays pour imposer le maintien de l'interdiction et la complète disparition du travail de nuit ;

Le Congrès des ouvriers boulangers charge le comité exécutif de présenter de suite au B. I. T. des propositions de modifications l'adjoint en tenant compte de la législation respective dans les divers pays ;

Il invite les organisations affiliées à demander aux instances compétentes d'agir en sorte que des conseillers techniques soient nommés parmi les ouvriers boulangers pour prendre part à la Conférence du travail de Genève.

Comme il est dit quelque part dans la résolution ci-dessus, les ouvriers boulangers feront bien de compter sur eux-mêmes, sur leur action syndicale plutôt que d'attendre les alouettes roties du E. I. T.

L'action directe par les intéressés a toujours été plus efficace que les concours des organismes de paix sociale.

P. TREINT.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du *Libertaire*, 10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Chez les peintres

Dans un long et fastidieux article, le journaliste Voisin essaie de nous faire avancer son mastic orthodoxe touchant la corporation des peintres dans l'industrie du Bâtiment, c'est-à-dire l'attitude du syndicat par rapport à la fusion avec le S. U. B.

Ce page de la subordination reproche au S. U. B. d'avoir organisé la lutte stérile des tendances. C'est ainsi que les jeunes enseignent l'histoire. Si vous défiez votre syndicat contre l'empire politique, contre une secte néfaste et divisionniste, vous êtes accusé de faire de la tendance... alors que c'est tout le contraire puisque vous voulez maintenir le syndicalisme sous les auspices de la Chartre d'Amiens, ouvert à tous les salariés, en dehors de toute tendance extérieure.

Après un mensonge disant que le Comité syndical des peintres est en minorité au syndicat, le citoyen Voisin se déclare adverse au resserrement des peintres au S. U. B. Adieu, le syndicalisme d'industrie préconisé par Moscou !

Vous verrez que Voisin va finir par demander que le S. U. B. adhère aux peintres ! Et le pinceau sera à l'honneur comme la fauille et le marteau.

Seulement, voilà, les raisins sont trop ronds, chez les peintres comme au S. U. B., pour les Voisin et autres renards.

La Barbouille.

La "Bataille syndicaliste"

La Bataille Syndicaliste a cessé de paraître faute de fonds.

Après avoir pris conseil auprès des camarades du Livre au sujet de la façon de faire paraître la B. S. avec le moins de dépenses possible, nous savons que nous pouvons tirer à 3.000 exemplaires avec une dépense d'environ 400 francs (routage compris).

Nous sommes décidés à la faire sortir au moins une fois par mois, en attendant mieux ; nous le pouvons, et au-delà, rien qu'avec les cotisations des "Amis de la B. S.", si tous veulent cotiser régulièrement à partir de ce mois-ci. Nous pensons proposer de nous retrouver aussi nombreux que possible.

Nous sommes persuadés que tous vous serez présents à la réunion projetée qui se tiendra aujourd'hui, à 21 heures, petite salle, à la Maison des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

COURTINAT, LE PEN, JOUTEAU, CHEVALIER, MASSOT, SAROLEA, BROUETTOUX, PECASTAING, HÉBERT, MARGUERITE ERUNET, AMÉLIE PLANTELINE, MOINY, FRONTY, MAS, MARIE GUILLOT.

Dans le Livre Unitaire

CHEZ LES TYPOS-LINOS

L'assemblée générale tenue samedi soir s'est prononcée pour le chômage du 1er Mai. Pour les quotidiens exécutés la nuit, ce chômage sera pratiqué du mercredi 30 avril à partir de 19 heures, jusqu'au jeudi 1er Mai, à 19 heures.

Pour le labeur, il devra être effectif le 1er Mai.

Aujourd'hui à 20 heures, réunion du Conseil Syndical. Présence indispensable.

Le Comité Syndical.

L'INTERNATIONALE PATRONALE

Dans le textile

Le comité directeur de la Fédération Internationale Cotonnière s'est réuni à Paris, dans les locaux du Syndicat Général de l'Industrie Cotonnière Française, sous la présidence de M. John Syz, président de la Fédération. Les pays suivants étaient représentés : Angleterre, Autriche, Belgique, France, Italie, Suisse, Suède, Tchécoslovaquie.

En raison de diverses circonstances, le comité a décidé à l'unanimité de renvoyer à une date ultérieure le douzième congrès international cotonnier qui devait, en principe, se tenir à Vienne en juin prochain.

Il a décidé également qu'une commission de cinq membres se rendrait aux Etats-Unis, au début de juillet prochain, pour procéder à une enquête sur l'état de la culture du coton et sur les perspectives de la récolte.

La Fédération Internationale Cotonnière avait déjà envoyé un missive aux Etats-Unis, pendant l'été 1923, son secrétaire général, M. Pearce, et une personnalité industrielle du Lancashire, M. Foster. Le rapport établi à cette occasion par MM. Pearce et Foster avait formé au sujet des perspectives de la récolte en cours des appréciations que les faits ont confirmé dans la suite.

Nos patrons sont merveilleusement organisés internationalement comme nationalement. Eux, ne se cachent pas au sujet de plusieurs internationales. Ils n'en ont qu'une, ils sont forts, et cela leur permet de contrôler l'univers dans leur industrie et de considérer leurs ouvriers comme des parias.

Et ces derniers, malheureux comme des pierres, au lieu de s'unir pour avoir un peu de mieux-être, se déchirent pour Amsterdam, Moscou ou Berlin.

Les temps sont tristes.

PAUVRETTA.

Le paiement des salaires

Le paragraphe 1er de l'article 44 du livre 1er du Code du Travail a été modifié de la façon suivante par une loi du 23 avril 1924, insérée avant-hier au *Journal officiel* :

Les salaires des ouvriers du commerce et de l'industrie doivent être payés au moins deux fois par mois, à seize jours au plus d'intervalle ; ceux des employés doivent être payés au moins une fois par mois ; les commissions dues aux voyageurs et représentants de commerce donneront lieu à un règlement au moins tous les trois mois.